Calvin, Jean
Stroehlin, Ernest
L'oeuvre de Calvin.

Hommage de l'Éditeur

L'ŒUVRE DE CALVIN

RÉPONSE

A LA

Conférence prononcée par M. Ferdinand Brunetière

LE MARDI 17 DÉCEMBRE 1901

AU VICTORIA HALL A GENÈVE

PAR

Ernest STRŒHLIN

PROFESSEUR HONORAIRE A L'UNIVERSITÉ ET DOCTEUR EN THÉOLOGIE

GENÈVE

HENRY KÜNDIG, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE L'INSTITUT

11, Corraterie, 11

—

1902

L'ŒUVRE DE CALVIN

RÉPONSE

A LA

Conférence prononcée par M. Ferdinand Brunetière

LE MARDI 17 DÉCEMBRE 1901

AU VICTORIA HALL A GENÈVE

PAR

Ernest STRŒHLIN

PROFESSEUR HONORAIRE A L'UNIVERSITÉ ET DOCTEUR EN THÉOLOGIE

GENÈVE
HENRY KÜNDIG, ÉDITEUR
LIBRAIRIE DE L'INSTITUT
11, Corraterie, 11

1902

GENÈVE

IMPRIMERIE W. KÜNDIG & FILS

L'ŒUVRE DE CALVIN

RÉPONSE

A LA CONFÉRENCE PRONONCÉE PAR M. FERDINAND BRUNETIÈRE

LE MARDI 17 DÉCEMBRE 1901

AU VICTORIA HALL A GENÈVE

Monsieur,

L'annonce de votre conférence, qui me parvint dès le courant d'août, n'était point faite pour me surprendre, car je connais l'ardeur de votre prosélytisme. J'ajouterai que, loin de me sentir contristé ou scandalisé, comme quelques-uns de mes coreligionnaires, j'en fus vivement réjoui. Ma satisfaction provenait de motifs plus élevés que ceux relevant d'un ordre purement littéraire. Non que je sois insensible à l'originalité de vos vues, à l'imprévu de vos rapprochements, à cette parole nette, vigoureuse, incisive, que j'ai eu fréquemment l'occasion d'applaudir sous les voûtes de la Sorbonne et la coupole de l'Institut. Mais des motifs plus sérieux vous ont acquis mon estime : le

sérieux de votre pensée, la sincérité de vos convictions, la vaillance avec laquelle vous luttez en tout domaine contre un radicalisme étroit et niveleur.

Il convient, disiez-vous naguères à Lyon, de faire un bon usage de nos adversaires, à plus forte raison lorsque ceux-ci l'emportent par la finesse et la réserve diplomatiques. Or les catholiques romains, tout au moins à Genève, expriment si rarement, à haute et intelligible voix, leur opinion sur les graves problèmes actuellement débattus, que, lorsqu'ils se départent de cette règle par l'organe d'un interprète accrédité et disert, nous devons les écouter avec une attention respectueuse, sinon sympathique. Le choix de leur orateur pour la conférence du 17 décembre témoigne de leur habileté ordinaire. Vous n'êtes pas seulement, Monsieur, chargé de cours à l'Ecole normale, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, membre de l'Académie française. Les descendants des huguenots avaient à saluer en vous, comme le dit *Le Gaulois* du 21 décembre, un confident attitré de Léon XIII, l'ambassadeur du saint Siège signifiant son arrêt sur l'œuvre de Calvin à la Rome protestante.

Mon attente n'a point été déçue le 17 décembre. Comme tous ceux chez lesquels le fanatisme sectaire n'a point étouffé tout sentiment esthétique, j'ai admiré l'étendue et la sûreté de votre érudition littéraire, la souplesse de votre dialectique,

l'ampleur de vos développements, l'irréprochable ordonnance de votre discours ; plus encore, je me plais à rendre hommage à votre constante modération et à votre sincère désir d'impartialité.

Vous possédez, Monsieur, un don précieux et rare entre tous, celui du commandement. Vous exercez, avec une infatigable activité et une maîtrise consommée, cette direction des intelligences qui vous est naturellement échue comme au plus fidèle des disciples de François Buloz. D'un œil vigilant et perspicace, vous signalez, dès son apparition et sous quelque aspect qu'elle se présente, l'hérésie scientifique ou littéraire, politique ou sociale. Il vous répugne, en présence de desseins hostiles, de rester sur la défensive. Vous poussez d'une voix claironnante le cri de guerre, vous vous élancez avec un geste impérieux dans la mêlée, vous accablez vos adversaires sous les arguments d'une logique hautaine et implacable. S'il m'était arrivé, le 17 décembre, de fermer un instant les yeux, je me serais cru transporté fort loin du XXme siècle et du Victoria-Hall, au XVIIme et à Charenton. J'aurais pensé assister à cette joute fameuse qui s'engagea le 1er mars 1678, à l'Hôtel de Roye, entre le pasteur Claude de Paris et Bossuet. De tous les orateurs contemporains, vous êtes, Monsieur, celui qui ressemble davantage à l'évêque de Meaux par la nature spéciale de l'érudition théologique et la superbe ordonnance du discours. Il serait d'autre part regrettable qu'il

ne se trouvât pas dans le clergé évangélique de Genève, pour relever le gant, un digne successeur de Jean Claude et de Paul Ferry, de Basnage et de Jurieu. Mon ambition n'est point aussi haute. Protestant par le cœur et la piété envers les ancêtres plus que par l'orthodoxie impeccable, je me range parmi les plus humbles ressortissants de ce diocèse de la libre pensée, prise au sens large et synthétique du mot, dont un de vos prédécesseurs au dixième fauteuil, Sainte-Beuve, prenait la défense, le 19 mai 1868, au Sénat impérial, avec une spirituelle efficace contre les agressions des évêques et des cardinaux.

Votre exorde, Monsieur, est un chef-d'œuvre d'habile franchise. Vous risquiez une gageure hardie, mais peut-être vous êtes-vous quelque peu exagéré les difficultés matérielles de la soutenance. La libre discussion sur tout sujet est depuis longtemps entrée dans nos mœurs. Pourquoi, par un sot et subit accès d'intolérance, nous serions-nous refusés à écouter le brillant messager du catholicisme académique, lorsque, hier et demain, nous avons entendu et entendrons les coryphées des diverses écoles socialistes, incrédule ou évangélique, gouvernementale ou anarchiste, Vandervelde ou Wilfrid Monod, Jaurès ou Sébastien Faure. Si paradoxale que vous paraisse mon assertion, il convient d'attribuer cet heureux résultat à l'esprit de la Réforme. L'échange contradictoire des idées s'exerce sur terre protestante sans

entraves dans les parlements et même dans les assemblées populaires, tandis que, dans les pays catholiques, la minorité est souvent gênée par l'intolérance de ses adversaires, lorsqu'elle n'est pas soumise au régime de l'autorisation préalable.

Sans vouloir vous engager dans le domaine historique, vous avez, Monsieur, rendu un bel et sobre hommage à la vie si digne, dans son austérité, du Réformateur. Peut-être n'avez-vous attaché à ce point qu'une médiocre importance et vous a-t-il semblé que la chose allait de soi, mais je ne vous en suis pas moins profondément reconnaissant. Audin et Bolsec ont rencontré, en effet, au XIXme siècle et à Genève, des continuateurs parmi des écrivains qui se prétendent libres-penseurs et progressistes.

Votre portrait de Calvin orateur se détache avec un relief saisissant, qui n'en altère la ressemblance pour aucun trait essentiel. Cette exactitude dans la caractéristique n'était point faite pour surprendre ceux qui se souviennent des pages 72-77 de votre *Manuel*, moins encore ceux qui savent avec quelle impartialité et quelle indépendance vous parlez, dans vos leçons à l'Ecole normale, du Réformateur. L'instinct du beau est si fortement ancré en vous, Monsieur, comme chez Sainte-Beuve, qu'il vous élève sans difficulté au-dessus de vos prédilections et de vos antipathies personnelles. Aucune considération mondaine, aucun intérêt de cénacle, ni aucune complaisance de camaraderie n'influent

sur vos verdicts littéraires. Il serait désirable que les meilleurs écrivains huguenots, Agrippa d'Aubigné et Théodore de Bèze, Bernard Palissy et Saurin, fussent toujours appréciés avec la même largeur, en dehors du cercle restreint de leurs coreligionnaires. Je n'éprouve aucun embarras à reconnaître que, nous autres protestants, nous devrions être beaucoup plus familiers avec Bossuet et Bourdaloue, Fléchier et Massillon.

Une aimable ironie assaisonne l'exposé de vos préférences doctrinales. Mais peut-être vos amis, qui vous ont très abondamment renseigné sur les faits et gestes des pasteurs genevois, surtout sur celles de leurs manifestations littéraires qui ont paru à quelques-uns légères et malsonnantes, se sont-ils montrés moins exacts pour l'ensemble de la situation théologique.

La croyance au péché est en effet aussi généralement répandue dans les diverses églises protestantes au XIXme qu'au XVIme siècle. Prenez les plus illustres prédicateurs de notre époque : Munier et Jacques Martin, Athanase Coquerel et Adolphe Monod, Colani et Bersier, et tous, malgré l'opposition plus ou moins forte des nuances, insistent sur le drame intime qui s'accomplit dans toute conscience humaine et commence par le sentiment de la coulpe et de la responsabilité pour aboutir à la régénération en Christ. Je crois même ce besoin inséparable de toute aspiration religieuse. Il suffit que l'homme se reconnaisse dé-

pendant d'un Etre supérieur par toutes ses pensées comme par tous ses actes, pour qu'il confesse en toute humilité sa misère morale et désire ardemment sa rédemption.

Pour m'engager dans les arcanes de la prédestination et apprécier rigoureusement le système de Calvin dans ses prémisses, son fondement et ses conséquences, mon incompetence, Monsieur, est, pour le moins, égale à la vôtre. Permettez-moi cependant d'observer que ce dogme, terrible dans sa dureté, n'est point spécial à l'auteur de *L'Institution chrétienne*, mais qu'esquissé par saint Paul dans les IXme, Xme et XIme chapitres de l'Epître aux Romains, il a été magistralement développé par saint Augustin dans ses ouvrages sur *La Nature et la Grâce*, *Le Péché originel*, *L'Election des Saints*, *Le Don de persévérance*. Luther, dans son traité *de Servo arbitrio*, s'éleva avec une amère véhémence contre les thèses hétérodoxes d'Erasme.

Les fidèles, dégageant cette croyance de son lourd appareil scientifique, la tinrent pour équivalente à celle de l'absolue souveraineté de Dieu, et, aux époques de souffrance et de lutte, il n'en existe aucune de plus fortifiante et de plus consolante. Ainsi l'entendaient les petits et les simples et cette foi leur communiqua un héroïsme invincible. Vous vous demandez, Monsieur, comment ceux qui ont le plus attribué à la grâce, se sont formé du pouvoir de la volonté l'idée la plus haute

et la plus généreuse. Il ne m'appartient point de résoudre des énigmes psychologiques, mais je crois que, du moment qu'ils se sentaient réconciliés avec le Dieu saint et juste, les calvinistes possédaient l'assurance et l'énergie nécessaires pour braver tous les pouvoirs humains et s'acheminer d'un pas calme et ferme vers la pauvreté, l'exil, le martyre. Ainsi pensaient les Gueux de Hollande lorsqu'ils ouvrirent leur pays aux vagues de l'océan, plutôt que d'accepter la domination espagnole; les presbytériens écossais, lorsqu'ils s'insurgèrent, malgré leur faiblesse, contre la tyrannie des Stuarts; les émigrants de la Fleur de Mai, lorsque, plutôt que de renier des convictions qui leur étaient plus chères que la vie, ils traversèrent l'Atlantique et s'engagèrent dans les solitudes du Nouveau Monde; les huguenots français, lorsqu'aux soirs de Coutras et d'Ivry, comme à ceux de Jarnac et de Moncontour, ils tombaient à genoux et entonnaient le psaume des batailles; leurs descendants enfin du Refuge, lorsque, fidèles malgré le bannissement à une patrie ingrate, ils s'associèrent aux revers subis par elle pendant la guerre de Succession et prièrent, le jour du jeûne de 1766, pour Louis XIV, leur persécuteur, dans le temple wallon de la Haye, par la bouche éloquente de Saurin.

Comme vous, Monsieur, je préfère le déterminisme à une théorie fallacieuse et frivole de la liberté. Si étonnant que le fait vous paraisse, cette

opinion est partagée par quelques-uns des plus illustres théologiens protestants du XIXme siècle, Scholten dans les *Principes de la doctrine de l'Eglise réformée*, Schleiermacher et Biedermann dans leurs *Dogmatiques*.

Un mot encore. Vous vous êtes efforcé, Monsieur, de vous maintenir dans les « limites de l'orthodoxie, » mais n'auriez-vous pas versé dans l'hérésie à votre insu ? Car quels adversaires visait Calvin avec ses thèses de la corruption radicale de l'homme et de l'absoluité du vouloir divin, sinon les défenseurs du catholicisme ? Rome, en effet, tout en glorifiant la mémoire d'Augustin, a dévié de plus en plus dans la pratique vers un semi-pélagianisme qui laissait un champ suffisant à l'autorité du prêtre et fortifiait chez les fidèles la confiance dans le mérite des œuvres ainsi que dans l'efficacité des sacrements. Son opinion fut ténorisée par le pape Grégoire-le-Grand dans ces paroles célèbres : « Le bien que nous faisons provient de Dieu par la grâce prévenante, mais devient nôtre par notre obéissance à notre libre arbitre. » Le Concile de Trente a déclaré, dans sa sixième session, vis-à-vis des attaques des réformateurs, ne vouloir rien innover en matière dogmatique. La Compagnie de Jésus s'est expliquée, en 1588, sur ce sujet délicat, par l'organe de Molina. « Dieu, dit ce Revérend Père dans sa *Concorde du Libre arbitre*, revêt de la force nécessaire, pour collaborer librement à leur bonheur,

tous ceux dont il sait par avance que leur volonté individuelle concordera avec la grâce. La prédestination n'est autre chose que la grâce déterminée par la science divine, mais influencée aussi dans une certaine mesure par la libre volonté humaine. »

J'en arrive, Monsieur, aux trois arguments dans lesquels vous avez concentré votre attaque contre l'œuvre calviniste.

Permettez-moi tout d'abord d'observer que le mouvement réformateur ne fut pas accompli par le seul auteur de *L'Institution chrétienne*, mais par plusieurs autres ouvriers de Dieu, dont quelques-uns l'emportèrent sur lui soit par une sagesse plus accueillante et plus harmonique, soit par un ascendant plus considérable et plus immédiat sur les foules. Leurs divergences, toutefois, ne furent que secondaires et il subsista toujours entre eux pleine communauté de principes, de but, d'aspirations. Aucun d'eux, une fois engagé dans la lutte, ne songea jamais à rebrousser chemin et à négocier une entente intéressée avec le saint Siège. Luther, malgré une allusion ambiguë de votre part, demeura toujours le héros des thèses de Wittemberg et de la Diète de Worms. Léopold de Ranke, dans son *Histoire de l'Allemagne au XVIme siècle*, compare la Réformation à un drame en quatre actes qui commence en 1520, avec la bulle d'excommunication lancée par Léon X, pour se terminer en 1648 avec la reconnaissance du

protestantisme au traité de Munster. Charles de Rémusat, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* du 15 juin 1854, s'exprime en ces termes: « La Réformation fut un événement général européen, par suite essentiellement un, qui eut ses causes, sa marche, ses conséquences générales et qui par cela même demande à être étudié non par fragments, mais dans son ensemble et, autant que possible, embrassé d'un coup d'œil. »

Aujourd'hui encore les communautés protestantes, malgré leurs bigarrures apparentes, sont unies entre elles par un lien plus solide et plus sincère que celui de l'unité purement extérieure. L'antagonisme contre Rome demeure aussi vivace à Edimbourg qu'à Stockholm, à Genève qu'à Amsterdam. Même dans cette Eglise anglicane qui n'a pas aussi complètement rompu que ses sœurs avec le catholicisme, tout au moins pour le cérémonial et la hiérarchie, retentit avec une redoutable énergie, toutes les fois qu'elle redoute un retour offensif de la part du saint Siège, le cri de « *no popery*. » Rappelez-vous les âpres débats suscités au Parlement de Westminster par la bulle du 24 septembre 1850, dans laquelle Pie IX, à l'instigation du cardinal Wiseman, divisait l'Angleterre en diocèses romains, l'imposante assemblée contre le dogme de l'infaillibilité pontificale, présidée à Exeter Hall par un des vétérans du libéralisme religieux, le comte Russell, la brochure *Vaticanism*, dont l'auteur, M. Glad-

stone, avait passé jusqu'alors pour sympathique au ritualisme.

Ce goût du raisonnement à outrance, que vous reprochez à Calvin, saillit en effet dès le premier regard jeté sur son œuvre. Le théologien de Noyon, cela est évident, ne possède ni le tempérament généreux, enthousiaste et poétique de Luther, ni cette cordialité démocratique qui s'alliait si bien chez Zwingli avec un large humanisme, mais ce trait distinctif de sa physionomie, loin d'annoncer une ère nouvelle, le rattache étroitement au passé. La Scolastique compta en effet de nombreux logiciens, moins parfaits, mais tout aussi excessifs, non seulement Duns Scot, qualifié par ses rivaux de docteur subtil, mais Scott Erigène, Durand de Saint-Pourçain, Guillaume Occam. Saint Anselme avait prétendu arriver par le raisonnement à la connaissance de Dieu : *Fides quærens intellectum*. Pour l'aridité et la sécheresse, la *Somme* de Saint-Thomas d'Aquin l'emporte, pour nous autres protestants, sur l'*Institution chrétienne*.

Calvin ne construisit pas son système, comme vous l'affirmez, avec des matériaux tirés de son seul intellect, mais prétendit ne jamais être que l'interprète de la volonté de Dieu manifestée dans la Bible. Sa grande innovation consista à substituer l'autorité de l'Ecriture sainte à celle de la tradition ecclésiastique, et cela pour satisfaire un impérieux besoin de conscience, pour « céder au

témoignage secret et intérieur de l'Esprit de Dieu dans le cœur des fidèles[1]. » A cela vous objectez dédaigneusement qu'il ne s'agit plus que de textes et que la religion ainsi conçue se réduit à un exercice philologique. Je me permets de vous répondre que les textes exactement et sainement interprétés nous rendent, pour emprunter vos propres paroles, « les consolations des âmes en détresse, les convenances avec les besoins de la nature humaine, ce qui touche, émeut et relève, encourage et ranime, la personne du Dieu révélateur. » J'ajoute : la promesse du Royaume céleste et la certitude du salut par Christ. Grâce aux éditions qui, sous l'impulsion de la Vénérable Compagnie, se succédèrent avec une réjouissante rapidité, nos ancêtres acquirent avec la Bible ce que nous y trouvons encore nous-mêmes, quand nous la lisons sans prévention d'aucune sorte, en toute simplicité et en toute droiture, un incomparable trésor d'expérience et de vie spirituelles.

Les mérites exégétiques de Calvin l'emportent de beaucoup, pour la hauteur des vues comme pour la précision scientifique, sur ceux de ses disciples dégénérés, les littéralistes du XVIIme siècle et les Théopneustes du Réveil. Richard Simon, que vous n'aimez point, mais qui scruta plus profondément que Bossuet la question des origines du Pentateuque, disait de lui dans son *Histoire cri-*

[1] *Institution chrétienne*, I, 7, 1.

tique du Vieux-Testament : « Calvin ayant l'esprit fort élevé, on trouve dans ses Commentaires un je ne sais quoi qui plaît d'abord et, comme il s'était principalement appliqué à connaître l'homme, il a rempli ses livres d'une morale qui touche. » Un maître dont l'érudition et l'impartialité sont également reconnues en France et en Allemagne, Edouard Reuss, écrivait en 1853 dans la *Revue de Strasbourg :* « Les protestants du XIXme siècle trouveront partout, dans les écrits de Calvin, l'empreinte de sa foi profonde, de son esprit pénétrant, de toutes les qualités qui font le grand exégète. La lecture de ses Commentaires sera pour eux une source abondante d'édification et d'instruction. »

L'œuvre théologique de Calvin, loin d'affecter un caractère exclusivement intellectuel, de traiter des attributs de Dieu avec la même impassible logique que s'il s'agissait « des propriétés du triangle et de la sphère » et de faire découler d'une thèse abstraite une irréprochable série de syllogismes, fut inspirée par des exigences toute pratiques. Pour lui, comme pour tous les autres réformateurs, la question fondamentale fut celle du salut, du pardon gratuitement octroyé par Dieu au pécheur, de la rémission des fautes et transgressions obtenue par la seule foi justifiante, indépendamment des œuvres ecclésiastiques méritoires, de l'absolution par le purgatoire, de la justice infuse au moyen des sacrements. « Nous

« obtenons par la participation au mérite de « Christ une double grâce, la première qu'étant « réconciliés avec Dieu par l'innocence de Christ, « nous avons dans le Ciel, au lieu d'un juge « pour nous condamner, un père très miséri- « cordieux pour nous absoudre, la seconde que « nous sommes sanctifiés par son esprit afin de « nous adonner à une vie sainte et innocente. « La justification constitue un acte par lequel « Dieu tient l'homme, quelqu'injuste qu'il soit, « pour juste, le déclare juste et l'absout des pei- « nes éternelles dues au péché [1]. » Au dogme catholique de la justice infuse, les réformateurs opposèrent celui du pardon préalable et gratuit, au sacrifice de la Messe le sacrifice unique et seul efficace du Calvaire, au mérite des œuvres la justification par la foi seule et la totale impuissance de l'homme pour le bien.

Vous reprochez enfin à Calvin d'avoir fait disparaître de la religion l'élément du mystère. Les descendants des huguenots, s'ils répugnent aux miracles grossiers et matériels patronnés par le clergé romain, n'en croient que plus fermement aux réalités supérieures incompréhensibles pour tout homme demeuré charnel, l'action intime et secrète de l'Esprit saint sur les âmes, l'obligation morale, la souveraineté de la conscience, la vie éternelle commencée dès ici-bas par une commu-

[1] *Institution chrétienne*, III, 11, 1.

nion toujours plus étroite avec Dieu. Vous prononcez le mot d'inconnaissable. Mais l'Agnosticisme n'est-il pas professé aujourd'hui par des philosophes d'origine protestante, les Huxley, les Hamilton, les Herbert Spencer, lesquels gardent un silence respectueux en présence de l'au-delà, tandis que les libres-penseurs qui ont rompu avec le catholicisme se plaisent à étaler leurs brutales négations ?

Je n'insiste pas sur la question du culte. Je constate seulement que, comme la plupart de vos compatriotes, vous avez fortement subi l'impression du majestueux et poétique cérémonial romain, mais permettez-moi de vous rappeler une curieuse page de Sainte-Beuve :

« Il y a neuf ans, je revenais de Rome, de Rome
« qui était encore ce qu'elle aurait toujours dû
« être pour rester dans nos imaginations la ville
« éternelle, la ville du monde catholique et des
« tombeaux. J'avais vu dans une splendeur inusi-
« tée cette reine superbe ; Saint-Pierre m'était
« apparu avec un surcroît de baldaquins et d'or,
« avec de magnifiques tentures et des tableaux où
« figuraient les miracles d'un certain nombre de
« saints qu'on venait de canoniser. J'avais admiré
« surtout, d'un des balcons du Vatican, les hori-
« zons lointains d'Albano, vers quatre heures du
« soir. En présence de l'Apollon du Belvédère,
« j'avais vu notre guide, l'excellent sculpteur
« Fogelberg, qui le visitait presque chaque jour

« depuis vingt ans, laisser échapper une larme,
« et cette larme de l'artiste m'avait paru, à
« moi, plus belle que l'Apollon lui-même. Un
« bateau à vapeur me transporta en deux jours de
« Civita-Vecchia à Marseille, et de là je courus à
« Lausanne, où j'étais six jours après avoir quitté
« Rome. Le lendemain de mon arrivée, au matin,
« j'allai à la classe de M. Vinet, pour l'entendre,
« une pauvre classe de collège, toute nue, avec
« de simples murs blanchis et des pupitres de
« bois. Il y parlait de Bourdaloue et de La
« Bruyère. L'Ecossais Erskine, le même qu'a
« traduit la duchesse de Broglie, était présent
« comme moi. J'entendis là une leçon pénétrante,
« élevée, une éloquence de réflexion et de cons-
« cience. Dans un langage fin et serré, grave à
« la fois et intérieurement ému, l'âme morale
« ouvrait ses trésors. Quelle impression pro-
« fonde, intime, toute chrétienne, d'un christia-
« nisme tout réel et spirituel ! Quel contraste
« au sortir des pompes du Vatican, à moins de
« huit jours de distance ! Jamais je n'ai goûté
« autant la sobre et pure jouissance de l'esprit
« et je n'ai eu plus vif le sentiment moral de la
« pensée. »

Le deuxième grief imputé par vous à Calvin, celui d'avoir aristocratisé l'Eglise, m'a vivement surpris et il vous serait difficile de l'étayer sur des preuves historiques. Les premiers adeptes de la Réforme en tout pays se recrutèrent, en effet,

dans les classes infimes et laborieuses de la population.

Prenez l'Ecosse. Contre la royauté, soutenue par une noblesse avide et un clergé corrompu, se dressent les communes, représentantes de la bourgeoisie. Non seulement les villes, mais les campagnes se convertissent à la parole ardente de Knox qui arrache des larmes aux plus tièdes et remue les coupables au point qu'ils avouent d'eux-mêmes leurs crimes. Les voix des martyrs : John Resby, Paul Crawer, Georges Wishart, avant d'être étouffées par les flammes, éveillent un écho durable dans les consciences. John Knox écrit en juillet 1558, dans son *Admonition aux Frères* : « Quoique Dieu ait établi des distinctions entre le roi et les sujets, entre les magistrats et le commun du peuple pour administrer les choses civiles, pourtant, en vue de la vie à venir, il a créé tous les hommes égaux. Vous avez le droit de demander à vos supérieurs des pasteurs fidèles et, s'ils les refusent et prétendent vous maintenir sous leur tyrannie, vous avez le droit de choisir vous-mêmes ceux qui doivent vous instruire dans la vérité. Et de même que sont criminels les princes et les évêques qui versent le sang innocent, ainsi vous serez coupables en maintenant des princes aveuglés par la rage et en ne déclarant pas votre aversion contre leur tyrannie. » Le premier covenant presbytérien, tenu en décembre 1560 à Edimbourg, se conforma aux vues de son

inspirateur spirituel en déclarant qu'il appartenait au peuple, à toutes et à chacune des congrégations, d'élire leurs ministres.

Transportons-nous dans les Pays-Bas. Le premier martyr de la foi évangélique, brûlé en 1525 à Utrecht, fut un tonnelier trop obscur pour posséder un nom de famille, Wilhelm Dirkszoon (Guillaume, fils de Thierry). Au compromis des Nobles (3 août 1566), qui peut être tenu pour une démonstration courtoise, succéda celui, beaucoup plus net et plus énergique, des Marchands (18 juillet 1572). Les consistoires, dont les membres se recrutaient en majorité parmi les bourgeois, devinrent l'âme de la résistance contre Philippe II et les Inquisiteurs.

Arrivons enfin à la France. Les origines de la Réforme y sont éminemment populaires, contrairement à une opinion très répandue, selon laquelle le mouvement de rupture avec Rome aurait été suscité par une noblesse hostile aux Guises et à Catherine de Médicis, groupée autour des Condés et des Bourbons. Les premiers prédicateurs et martyrs de l'Evangile furent, en effet, dans l'Ile de France, à Meaux, diocèse de Briçonnet, des artisans qualifiés de luthériens, entre autres un cardeur de laine, Jean Leclerc, en Champagne un instituteur, Nicolas Stickler, et un colporteur, Macé Moreau ; dans les Flandres, un peintre sur verre, fils d'un teinturier, Guy de Brès, et d'autres ouvriers, d'autant plus ignorés qu'ils furent condamnés au sup-

plice du feu sans une longue enquête : à Nîmes, à côté de professeurs au collège, tels qu'Imbert Pacotel, Gaspard Cavart et Claude Baduel, un cordonnier, Pierre de la Vau et d'autres artisans tout aussi humbles, tels qu'Antoine Armandes et Antoine Sabatier ; en Provence et dans le Dauphiné, des paysans venus des vallées vaudoises du Piémont ; en Guyenne et dans le Poitou de modestes étudiants. Peut-être, Monsieur, récuserez-vous le témoignage de Coligny : « Les petits nous ont devancés au royaume des cieux, » mais vous accepterez celui d'un des plus zélés pourfendeurs de l'hérésie sous les Valois, Florimond de Remond. « Ceux qui servirent la cause nouvelle, étaient surtout les peintres, horlogers, imagiers, libraires, imprimeurs et autres qui en leurs métiers ont quelque noblesse d'esprit. » Quant aux gentilshommes, si quelques-uns se montrèrent héroïques à l'heure du danger, la plupart firent défection aux premières avances de la cour, les Chatillon et les Lesdiguières, les Duras et les Montausier, les Bouillon et les La Trémouille, les Rohan-Chabot et les La Rochefoucauld, tandis que les représentants du Tiers-Etat, avocats et médecins, professeurs et commerçants, artisans et cultivateurs, persévérèrent dans leurs croyances jusqu'à la Révocation. Les nobles des Pays-Bas agirent de même et se rallièrent au gouvernement de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle, tandis que les marins zéelandais et les marchands d'Amsterdam n'eurent ni

trêve ni repos avant d'avoir secoué le joug espagnol.

Les disciples de Calvin, malgré le régime despotique institué par leur maître et que justifiait dans une large mesure la situation particulière de notre petite cité, furent dans toute l'Europe les avocats de la liberté politique qui découlait pour eux, comme de sa source naturelle, de la liberté de conscience. Il convient ici de distinguer entre le fond de leur pensée et ses manifestations accidentelles, de se reporter surtout aux circonstances dramatiques qu'ils furent appelés à traverser. Vous pourriez voir en eux de véhéments agitateurs, des tribuns subversifs, lorsque Hotman, devant les cruautés commises par les Guises, qualifie le cardinal de Lorraine de tigre de France ou lorsque Knox flétrit, du haut de la chaire de Saint-Gilles, les errements moraux de Marie Stuart et la taxe de moderne Jésabel. Lorsqu'ils écrivent de sang-froid, ils font preuve d'un remarquable sens historique, distinguent le souverain légitime du tyran et travaillent à l'avènement d'un ordre de choses qui se rapproche beaucoup du régime constitutionnel.

Théodore de Bèze, malgré les remontrances qu'il pouvait s'attirer de la part des conseils, prétendit en renfermer les pouvoirs dans d'étroites limites et s'inspira de vues singulièrement hardies pour l'époque dans son traité *De juri magistratum circa sacra*.

John Knox exposa les griefs des Covenantaires dans huit articles : « Punition des vices qui abon-
« dent dans le royaume et qu'on ne considère pas
« comme des péchés. Requête en faveur des pauvres
« laboureurs de la terre, des orphelins, des veuves,
« des mendiants. Les pauvres laboureurs sont tel-
« lement opprimés, écrasés par ceux qui prélèvent
« les dîmes, les impôts et autres redevances à la
« reine. Ces pauvres, envers qui Dieu commande
« la charité, on les méprise tellement qu'il est éton-
« nant que le soleil donne encore de la chaleur et
« de la lumière à la terre. Quant aux ministres de
« l'Evangile, on les a si bien dépouillés que leur
« vie ressemble à celle des mendiants. Leur mi-
« sère présente surpasse celle des temps anciens.
« Et tout cela pour donner les deux moitiés du
« pauvre au riche clergé, afin qu'il ne manque
« d'aucun superflu de comfort! Ni la loi de Dieu ni
« la loi de l'homme ne souffrent que le pauvre su-
« bisse cette exaction des riches. C'est pourquoi,
« humblement, nous requérons qu'il soit mis bon
« ordre à tout cela, car cette usurpation, ce retour
« à la tyrannie d'autrefois ne finiront pas d'une
« manière plaisante pour le clergé. Nous deman-
« dons que le laboureur du sol ne soit pas op-
« primé, que le pauvre ne soit pas négligé, que les
« ministres de Dieu ne soient pas traités si dure-
« ment, que dans chaque paroisse une partie des
« dîmes soit employée au soulagement des mal-
« heureux. Nous réclamons des juges pour toute

« question de divorce, pour toutes les iniquités « que la loi condamne. Enfin, nous réclamons l'ob- « servation des lois proclamées dans ce royaume « avant l'arrivée de Votre Majesté. » « Quoique les « peuples doivent se soumettre à leur gouverne- « ment, » dit-il encore dans son *Histoire de la Ré-* « *formation écossaise*, « leur résignation n'ira pas « jusqu'à se démettre de tout pouvoir, au point « que le prince puisse disposer d'eux comme bon « lui semble. Une nation à laquelle la liberté est « chère, n'hésite pas à faire les plus grands sacri- « fices pour la maintenir et aussi pour maintenir « la religion dans toute sa pureté. Si les Ecossais « pouvaient tolérer une infraction à ces deux biens, « ils ne seraient pas dignes d'être appelés des « hommes. »

Quelques années plus tard, un huguenot bourguignon, Hubert Languet, terminait les *Vindiciæ contra Tyrannos* par ces belles paroles : « Pour « clore ce discours en un mot, la piété commande « qu'on maintienne la loi et l'Eglise de Dieu, la « justice veut qu'on lie les mains aux tyrans rui- « neurs du droit et de toute bonne justice ; la cha- « rité requiert qu'on tende la main et qu'on relève « ceux qui sont accablés. »

L'accord demeure parfait entre la théorie et la pratique. Knox reconnaît, après l'abdication de Marie Stuart, le gouvernement des lords presbytériens et se renferme dans l'exercice de son ministère spirituel, aussi franc et aussi sincère à

l'égard de ses amis qu'il s'était montré intrépide et tenace vis-à-vis de ses adversaires. « Ici repose, » dit de lui au moment de sa mort le régent Morton, « celui qui ne redouta la face d'aucun homme. » Marnix de Sainte-Aldegonde, dont nous aimons encore aujourd'hui à lire le *Tableau des Différends de la Religion* et la *Lettre de consolation aux Frères exilés*, compta parmi les plus fidèles conseillers de Guillaume-le-Taciturne et l'assista dans l'élaboration des ordonnances qui érigèrent les Provinces-Unies en une république indépendante sous le stathoudérat des princes d'Orange. Hotman se prononça dans la *Franco gallia* pour le régime monarchique. « Les Francs ont eu des rois, alors « même qu'ils se déclaraient défenseurs et ven« geurs de la liberté. Lorsqu'ils se les donnèrent, « ils n'établirent pas sur eux des tyrans et des « bourreaux, mais des gardiens, des gouverneurs « et des protecteurs de leur liberté. » Lorsqu'en 1688 les Anglais opérèrent une révolution dynastique et appelèrent Guillaume et Marie au trône dont ils venaient de déposséder Jacques II Stuart, lord Molesworth traduisit la *Franco gallia*, ce livre constituant leur meilleure et plus solide justification vis-à-vis des défenseurs de l'absolutisme, « les règnes, » suivant l'heureuse expression de Hotman, « n'étant que des magistratures perpétuelles. » Les libertés tenues pour nécessaires à la vie politique moderne, que soutinrent les publicistes issus de la Réformation religieuse du XVIme siècle,

fleurissaient donc sur terre huguenote, longtemps avant que Rousseau eût célébré dans son *Contrat social* les bienfaits de la démocratie pure et qu'eussent été proclamés les principes de 1789. J'ajoute qu'elles reposent sur un fondement plus solide et plus durable, puisqu'elles découlent de l'expérience historique au lieu de jaillir de la logique abstraite et qu'avant d'être inscrites sur une feuille de papier, elles avaient pénétré les mœurs et la conscience nationales.

Mais vous avez certainement voulu parler d'une aristocratie intellectuelle. Si tel avait été le but poursuivi par les Réformateurs, il leur aurait été facile d'en constituer les éléments au moyen de l'enseignement supérieur. Les universités avaient en effet existé durant tout le moyen âge. Si quelques-unes se transformèrent sous l'action de la foi nouvelle, telles que Bâle et Tubingen, Heidelberg et Leipzig, d'autres ne se modifièrent que par gradations insensibles, comme Oxford et Cambridge, ou demeurèrent, comme Ingolstadt et Mayence, de solides boulevards de la foi romaine. Leur action fut plus directe sur l'ordre secondaire, puisque, dans la seule France, au dire d'un historien compétent, M. Gaufrès, ils ne fondèrent pas moins de quarante collèges et les dotèrent d'une si parfaite organisation que les Jésuites se bornèrent plus tard à les reproduire dans leurs instituts avec quelques changements regrettables sous le rapport pédagogique. Mais l'innovation

véritablement originale et bienfaisante, dont nous sommes redevables au protestantisme, affecte un caractère nettement démocratique, puisqu'elle s'accomplit par la création de l'école primaire.

Les témoignages abondent à cet égard. Luther, aussitôt qu'il a mis la main à l'œuvre, écrit, en 1520, dans son *Appel à la Majesté impériale et à la Noblesse chrétienne*, ces paroles mémorables : « Que dans toutes les écoles supérieures et populaires on enseigne surtout les saintes Ecritures. Plût à Dieu que chaque ville eût une école où les filles pussent consacrer une heure par jour à la lecture de l'Evangile, soit en latin, soit en allemand. » La question est serrée de plus près, en 1524, dans la *Lettre aux Conseillers de toutes les villes d'Allemagne pour leur demander la création d'écoles chrétiennes*. « On dépense annuellement « tant d'argent pour des arquebuses, des chemins, « des digues. Pourquoi n'en dépenserait-on pas « un peu pour donner à la pauvre jeunesse un ou « deux maîtres d'école ? Que les magistrats se « mettent à l'œuvre sans tarder. Que les parents « ne soient pas comme les autruches : ils s'endur- « cissent envers leurs petits et, contents d'avoir « pondu l'œuf, ils ne s'en soucient plus une fois « pondu. Or, ce qui fait la prospérité d'une ville, « ce n'est pas seulement que l'on ramasse de « grands trésors, que l'on bâtisse de fortes mu- « railles, que l'on élève de belles maisons : le « bien véritable d'une ville, son salut et sa force,

« c'est que l'on y compte beaucoup de citoyens
« savants, honnêtes et bien élevés. Et si, de nos
« jours, il est difficile de rencontrer de pareils
« citoyens, à qui faut-il s'en prendre, sinon aux
« magistrats qui ont laissé grandir la jeunesse
« comme la futaie dans les bois. L'ignorance est
« plus dangereuse pour un peuple que les armes
« de l'ennemi. Ceux qui s'opposent à l'instruction
« font cause commune avec le diable. Dieu veuille
« que mes conseils ne soient pas entièrement
« perdus pour l'amour de notre pauvre jeunesse
« allemande ! »

Je lis encore, en divers endroits de ses œuvres, des conseils empreints d'un rare bon sens et d'une exquise délicatesse : « Les mères se soucient peu de leurs filles et leur passent tout. De là vient que la nation allemande est plus mal apprise et a des mœurs plus grossières qu'aucune autre. » — « Qu'à l'exemple de Dieu les parents usent envers les enfants de sévérité, sans pour cela cesser de les traiter avec amour. Qu'ils évitent de pécher, soit par trop d'indulgence, soit par trop de rigueur. » — « Si vous n'inspirez aux enfants qu'une crainte servile, qu'en résultera-t-il de bon pour leur âme ? L'écolier que vous accablerez de jugements sévères brisera la férule en l'absence du maître. La sévérité est parfois de nécessité, mais je blâme ces instituteurs qui font de leurs écoles un lieu de tourments, un enfer, et ne se lassent pas de sévir contre leurs élèves, au

lieu de les instruire. » — « Respectons les enfants, dérobons-leur le spectacle de tout ce qui pourrait souiller leur jeune âme. Malheur à toi qui, dans une âme simple, a versé un venin dangereux dont elle ne soupçonnait pas même l'existence. Tu n'as pas souillé un corps, tu as souillé, que dis-je ? tu as tué une âme. » — « Tout l'or du monde ne saurait suffire à récompenser de ses soins un bon instituteur. Pour moi, si Dieu m'éloignait des fonctions pastorales, il n'y a pas sur terre de charge que je remplirais plus volontiers que celle d'instituteur, car, après l'œuvre du pasteur, pas d'œuvre plus importante que la sienne. Et encore j'hésite à donner la préférence à la première. »

Calvin professait sur ce même point les mêmes opinions que son illustre collègue d'Allemagne. « C'a été une chose que l'Eglise a toujours eue en singulière recommandation d'instruire les petits enfants en la doctrine chrétienne. Et pour ce faire non seulement on avait anciennement les écoles et commandait-on à un chacun de bien endoctriner sa famille, mais aussi l'ordre public était par les temples d'examiner les petits enfants sur les points qui doivent être communs entre tous les chrétiens. Depuis, le diable, en dissipant l'Eglise et faisant l'horrible ruine dont on voit les enseignes en la plupart du monde, a détruit cette sainte police et n'a laissé que je ne sais quelles reliques qui ne peuvent sinon engendrer superstitions sans

aucunement edifier. » « Que là où écoles sont dressées, ajoute Farel, dans le *Sommaire*, qu'elles soient entretenues, en reformant ce qui a besoin d'être corrigé et en y mettant ce qu'il faut. Et là où il n'y en a point, qu'on en ordonne et, au lieu de la moinaille et des charges de la terre, qu'on regarde gens de bien et de bon savoir qui aient grâce d'enseigner avec la charge de Dieu. » La même œuvre d'instruction et de relèvement se poursuivit simultanément à Genève et à Neuchâtel, à Lausanne, par les soins de Viret et dans le Béarn par les ordonnances de Marguerite de Navarre.

La transformation spirituelle du peuple par l'Evangile demeure le but constamment poursuivi en tout lieu par les Réformateurs, tellement qu'elle fut menée à bien dans un pays aussi pauvre, aussi sauvage, aussi mal doté sous le rapport des voies de communication que l'Ecosse, grâce à Knox, qui affecta la majeure partie des biens monastiques à la fondation d'hôpitaux et d'écoles. « Nous avons obtenu par les lois du royaume, « après de longs débats, la permission de lire la « sainte Ecriture en langue vulgaire. Qu'il nous « soit permis aussi de faire notre commune « prière dans notre langue ! Qu'il nous soit per- « mis de commenter les passages inintelligibles « des Ecritures qui ne peuvent profiter aux assis- « tants ! Que le sacrement du baptême soit aussi « autorisé en langue vulgaire et selon le rite de

« notre Sauveur. Que le clergé, dont la vie est
« scandaleuse, soit déchargé de l'administration
« ecclésiastique ! Que l'ignorance ait un terme !
« Que la pure doctrine de l'Evangile et la pureté
« des mœurs soient rétablies dans l'Evangile de
« ce royaume ! »

Que vous en semble-t-il, Monsieur, et tout sincère ami du peuple n'aurait-il pas suivi la même ligne de conduite ? On ne saurait nier l'esprit profondément humain qui inspira cette série de mesures pédagogiques, à moins d'entreprendre l'éloge de l'ignorance, comme un de vos prédécesseurs dans la direction du catholicisme francais, Louis Veuillot, hasarda celui de la malpropreté à propos de saint Labre. Le droit au libre examen est contenu dans l'obligation imposée a chaque fidèle de recourir directement aux Ecritures. « Portez sur la Réformation, a dit Edgar Quinet, le jugement que vous voudrez. Il demeure incontestable que le protestantisme a besoin que le croyant sache lire. » L'illustre auteur de la *Révolution* se rencontre sur ce point avec Joseph de Maistre. « Tout protestant est un pape, la Bible à la main. »

La seule aristocratie reconnue par Calvin fut celle de l'élection, mais il n'entra dans son mode de recrutement aucune considération de naissance ou de pouvoir, de science ou de fortune. Son originalité même consistait à ne faire aucune acception de personne. « La volonté de Dieu, est-il

it dans l'*Institution chrétienne*, est si bien la règle suprême de la justice, que tout ce qu'elle veut doit être considéré comme juste, par cela seul qu'elle le veut. Nous ne nous représentons pas Dieu comme un Etre purement arbitraire, doué de puissance absolue sans obéir à aucune loi. Seulement Il est à lui-même sa propre loi. Il n'y a pas d'injustice à ce que ceux qui sont pétris de la masse corrompue soient livrés par son jugement éternel à une mort, vers laquelle ils se sentent entraînés par leur propre nature. Dieu a créé toutes choses en vue de lui-même. Les élus glorifient son nom par leur entrée dans la vie, les réprouvés le glorifient par leur mort. En pardonnant à quelques-uns, Dieu manifeste sa miséricorde, en ne pardonnant pas à tous, Il manifeste sa justice. Comme nous ignorons qui appartient au nombre des élus, nous devons désirer que tous nos frères soient sauvés et conformer à ce désir notre conduite envers eux. » Saint Paul avait déjà écrit dans le IXme chapitre de l'Epitre aux Romains (vers. 18-23 : « Dieu fait miséricorde à qui Il veut et Il endurcit qui Il veut. Tu me diras : Pourquoi blâme-t-Il encore ? Car qui est-ce qui résiste à sa volonté ? O homme, toi plutôt, qui es-tu pour contester avec Dieu ? Le vase d'argile dira-t-il à celui qui l'a formé : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Le potier n'est-il pas le maître de l'argile pour faire avec la

« même masse un vase d'honneur et un vase d'un
« usage vil ? Et que dire, si Dieu, voulant mon-
« trer sa colère et faire connaître sa toute-puis-
« sance, a supporté avec une grande patience des
« vases de colère formés pour la perdition, et s'Il
« a voulu faire connaître la richesse de sa gloire
« envers des vases de miséricorde qu'Il a d'avance
« préparés pour la gloire ? »

La mère de Villon, que vous avez mise en scène avec un art consommé, eût donc pu trouver place dans l'Eglise des élus. Pardonnez-moi si, pendant que vous en parliez avec une chaleur communicative, il me revint à la mémoire une anecdote qui se rapporte environ à la même époque, celle d'une autre femme, « également ancienne et qui oncques ne lut », mais qui voulut porter son fagot au bûcher sur lequel allait monter Jean Huss. Le martyr se contenta de lui sourire en s'écriant : *Sancta simplicitas!* Peut-être me reprocherez-vous, Monsieur, un excès de rigorisme, mais nous qui descendons des victimes du fanatisme romain, nous ne saurions le goûter, même sous la forme naïve et inconsciente.

Votre protégée n'aurait pas été tentée d'entrer dans l'Eglise de Calvin, ne fût-ce que pour y faire nombre, car elle aurait couru en s'y affiliant de sérieux périls, les bourgeois de notre cité s'exposant, lorsqu'ils sortaient de ses murs, au supplice des galères ou à une mort violente, et devant se mettre en garde, lorsqu'ils y restaient,

contre les embuches du roi de France ou les agressions du duc de Savoie. Mais il est de nos jours une autre Eglise qui ne dédaigne pas, elle aussi, de recruter des prosélytes ou de garder des adeptes nominaux, pour faire nombre, en les admettant a des conditions singulierement faciles. Loin, en effet, de scruter la vie privée et de sonder l'orthodoxie dogmatique, elle se déclare satisfaite par la participation extérieure a quelques-unes de ses cérémonies. Tout est en règle lorsque vous avez reçu la bénédiction nuptiale par l'organe d'un prêtre disert, dans un sanctuaire à la mode, que vous avez fait élever vos filles et si possible vos fils dans une institution recommandée par la Compagnie de Jésus, que vous vous laissez administrer l'extrême onction pour complaire a une famille dévote et sans que l'état de votre maladie vous laisse la conscience distincte de la gravité de l'acte accompli. Peut-être pourrez-vous me donner des renseignements plus précis car vous connaissez cette Eglise plus exactement que moi. Je sais seulement qu'elle ne relève ni de la doctrine, ni de l'observance calvinistes.

Plusieurs des restrictions faites par vous au sujet de l'individualisme me paraissent justes et dignes d'une sérieuse attention. Il convient en effet de se tenir en garde contre l'étroitesse, l'hypocrisie, l'égoïsme, de ne jamais perdre de vue, dans le choc des opinions contraires, les notions de collectivité et d'universalité, de maintenir tou-

jours haut et ferme, au-dessus des troupes adverses, le drapeau de la charité. Les excentricités et les bizarreries auxquelles vous faites allusion fleurissent surtout dans de petits cénacles de provenance anglo-saxonne, mais je ne puis parler des communautés libres en connaissance de cause, puisque je n'en ai jamais fait partie et que je ne me sens aucunement attiré vers leur idéal ecclésiastique et théologique. Le peuple de Genève a manifesté à plusieurs reprises, et tout récemment encore, son ferme attachement pour son institution nationale, et l'union, d'autres diront la confusion de l'Eglise avec l'Etat forme la pierre angulaire de l'organisation calviniste.

Ces réserves faites, il convient de distinguer entre le principe et ses déviations. L'excellence du premier, lorsqu'il est dégagé de toute scorie et de toute excroissance malsaine, ne saurait être mise en doute dans une société autonome. La liberté de conscience repose sur lui comme sur le plus solide des fondements. Les croyances, pour être sincères, doivent avoir passé par l'épreuve de la lutte et le creuset du doute, les caractères fortement trempés sont seuls capables d'une sérieuse résistance, précisément à cause de leurs angles et de leurs aspérités. Les volontés doivent s'être affranchies de la tyrannie de l'opinion et de la suggestion du milieu ambiant, avant de s'unir avec quelques chances de succès pour l'atteinte d'un but commun. Les réformateurs se proposèrent

comme tâche essentielle la libération de tout intermédiaire ecclésiastique, afin d'entrer par la foi dans un rapport immédiat et filial avec Dieu.

Vous groupez, Monsieur, très habilement, sous un même chef, « l'intercession des Saints, la dévotion à la Vierge, le sacrifice de la messe, la reversibilité des mérites, les indulgences, les lois contre l'usure, l'aspiration à l'égalité sociale, le bon usage des richesses, » espérant que l'unité catholique du pavillon couvrirait la bigarrure des marchandises. La solidarité consiste essentiellement pour vous dans la fraternité par l'aumône.

Les protestants s'en font une idée différente et visent surtout au relèvement par le travail. La Réformation, en dépit de son austérité morale et de ses rudesses théologiques, ne prêcha ni l'ascétisme ni la supériorité de la vie contemplative sur l'action. Le labeur quotidien, loin de lui apparaître comme une expiation, fut honoré par elle comme la condition normale de l'humanité. Calvin, avec son lumineux bon sens, reconnut la légitimité de l'intérêt, favorisa la liberté du commerce, ouvrit des voies sûres au crédit, tandis que l'Eglise romaine, par la longue série de ses docteurs, de Thomas d'Aquin à Bossuet, en proscrivant le taux de l'argent comme criminel, suscita l'usure excessive et clandestine. Tenons-nous en à la seule France. L'industrie y prit au XVIme siècle et y garda jusqu'au milieu du XVIIme un prodigieux essor avec les soieries des Cévennes, de Lyon, de Reims, les draps d'Abbe-

ville, de Sedan, d'Elbeuf, les toiles de Nantes et de Saint-Quentin, les papiers d'Ambert et d'Angoulême. Louis XIV, par un acte d'ineptie politique plus encore que de fanatisme religieux, força ces honnêtes et ingénieux artisans à émigrer en Suisse et en Hollande, dans le Palatinat et le Brandebourg, dans la Vieille Angleterre d'au delà de la Manche et la Nouvelle Angleterre d'au delà de l'Atlantique.

Je n'insiste pas, Monsieur, sur ce sujet pénible, car vous avez flétri avec votre éloquence coutumière dans vos conférences à la Sorbonne sur Bossuet, la révocation de l'Edit de Nantes. Mais permettez-moi d'observer que les puritains anglo-saxons, après avoir fondé en Amérique la plus vaste et la plus prospère des républiques, ont créé en Australie un imposant Commonwealth et ouvert à la civilisation l'Afrique des rives du Zambèze aux bords du Nil. Vous rappelez l'initiative prise pour la coopération par votre ami et collègue, le comte Albert de Mun. Je n'en conteste pas le mérite, mais j'ajoute que la cause ouvrière n'a jamais été plus intelligemment et plus efficacement servie a notre époque que par quatre huguenots que je choisis à dessein en dehors des cadres ecclésiastiques officiels : le protestant libéral Jean Dollfus et le membre du Protestantenverein Hermann Schultze-Delitzsch, deux unitaires, l'Américain Georges Peabody et l'Anglaise lady Burdett-Coutts.

Vous me taxerez certainement d'outrecuidance,

si je m'engage sur le terrain littéraire, mais comment, vis-à-vis de votre accusation de sécheresse et d'égoïsme, ne pas rappeler que les deux ouvrages qui ont, après la Bible, rencontré le plus grand nombre de lecteurs et exercé sur eux la plus salutaire influence, sont le *Pilgrim's Progress* et *Robinson Crusoé* dus, le premier à John Bunyan, un martyr du calvinisme, le deuxième à Daniel De Foé, un infatigable défenseur de la liberté de conscience ?

Si nous arrivons aux romanciers contemporains, Dickens accomplit la plus magnifique des missions sociales lorsqu'il attaqua avec une courageuse franchise et une verve intarissable, dans *Nicolas Nickleby*, *Dombey et Fils*, *David Copperfield* et tant d'autres chefs-d'œuvre, l'avarice, l'hypocrisie, la dureté, l'orgueil, les principaux vices reprochés à son peuple. Lorsque ses dépouilles mortelles arrivèrent sur le seuil de l'abbaye de Westminster, le doyen Stanley les accueillit par ces paroles profondes dans leur brièveté : « Je salue un apôtre du peuple ! » Sont-ils nombreux en France les romanciers qui méritent un aussi splendide éloge et les évêques qui l'accordent avec autant de simplicité et de bonne grâce ?

Pour Georges Eliot, je laisse la parole à un juge beaucoup plus compétent : « Voilà, disiez-vous en « 1881, dans un article sur le *Naturalisme anglais*, « ce que je crains que nos naturalistes français « (Balzac, Flaubert, Zola), ne comprennent qu'à

« moitié, c'est à savoir qu'il existe peut-être une « autre mesure de la valeur des hommes que l'ins- « truction ou même l'intelligence, et que l'attrac- « tion qu'elles exercent sur les sens ou la beauté « même n'est pas la seule mesure de la valeur des « femmes. Et voilà pourtant ce qui fait au contraire « la dignité, la profondeur, je puis bien dire la « réelle beauté du naturalisme anglais, jusque dans « l'imitation même de la laideur. On ne saurait « dire par quelle singulière illusion de jugement, « mais tous ceux de nos critiques, à l'exception de « M. Emile Montégut et de M. Edmond Scherer, « qui se sont occupés de Georges Eliot, n'ont-ils « pas cru devoir lui reprocher sa hautaine indiffé- « rence d'artiste à l'égard des misères de ce monde « et son impassibilité d'observateur philosophe ? « Tandis que jamais peut-être on n'a senti circuler « dans toute une œuvre un plus large courant de « sympathie, d'autant plus entraînant qu'il se con- « tient lui-même entre de plus fortes digues, à la « manière d'un grand fleuve dont les eaux ne rou- « lent que plus puissantes, resserrées entre leurs « quais de granit. S'il est vrai que l'observation en « quelque sorte hostile, ironique, railleuse, tout au « moins, de nos naturalistes français ne pénètre « guère au delà de l'écorce des choses, tandis « qu'inversement il n'est guère de repli caché de « l'âme humaine que le naturalisme anglais n'ait « atteint, ne prenez ni le temps ni la peine d'en « aller chercher la cause ailleurs : elle est là. En

« effet, la sympathie, non pas cette sympathie ba-
« nale qui fait larmoyer le richard de l'épigramme
« sur ce pauvre Holopherne, si méchamment mis
« à mort par Judith, mais cette sympathie de l'in-
« telligence éclairée par l'amour qui descend dou-
« cement et se met sans faste à la portée de ceux
« qu'elle veut comprendre, tel est, tel a toujours
« été, tel sera toujours l'instrument de l'analyse
« psychologique. Peu d'écrivains l'ont su manier
« avec l'aisance, la délicatesse et la sûreté de Geor-
« ges Eliot. Il manquera probablement toujours
« au naturalisme français, ce que trois siècles de
« forte éducation protestante ont infusé de valeur
« morale au naturalisme anglais. En France, nous
« pourrons bien nous servir du roman, et plus
« d'une fois nous nous en sommes servis, comme
« d'un instrument de propagande, mais de propa-
« gande révolutionnaire, une machine à battre en
« brèche des institutions qui nous gênent, des cou-
« tumes qui nous importunent ou même des gens
« qui nous déplaisent. Mais je me trompe fort ou
« nous n'en ferons jamais, comme Dickens, comme
« Thackeray, comme Georges Eliot, un instrument
« de prédication, d'étude et d'instruction. »

Vos nombreux auditeurs du Victoria-Hall ont été vivement intéressés, Monsieur, par la constatation si loyale dans sa nouveauté que vous avez faite de l'influence exercée par la Réforme sur le catholicisme français du XVIIme siècle. Je partage leurs sentiments, mais j'admirerais plus franche-

ment Bossuet, si, tout en continuant à faire de *L'Institution chrétienne* son livre de chevet, il n'avait pas usé d'une si constante rigueur à l'égard des protestants de son diocèse. Votre équité naturelle, fortifiée par l'acuité de votre sens littéraire, vous entraîne fréquemment à votre insu en dehors de la stricte orthodoxie. Pascal, qui a subi plus ou moins consciemment l'influence de Calvin, a eu, de nos jours, pour héritier direct de sa pensée, Vinet et non pas un écrivain se rattachant de fait ou de nom à l'Eglise romaine. Arnauld fut tracassé pendant toute sa carrière comme hérésiarque ; une modeste dalle, dépourvue de toute inscription, et perdue dans un coin de la vaste cathédrale d'Ypres, recouvre les restes mortels de Jansénius ; les Jésuites, aux volontés desquels se conformait déjà docilement le saint Siège, obtinrent d'Urbain VIII, en 1643, la condamnation de l'*Augustinus*, de Louis XIV, en 1705, la fermeture, puis la destruction de Port-Royal.

Puis, de cet incontestable éclat scientifique et littéraire, vous omettez un des plus importants facteurs, je veux dire la coexistence sur le sol français des huguenots. Aux voix de Bossuet et de Bourdaloue, de Fléchier et de Massillon répondaient celles, plus austères et peut-être tout aussi éloquentes, de Du Bosc, l'homme du royaume qui parlait le mieux au dire de Louis XIV, de Mestrezat et de Le Faucheur, de Daillé et de Drelincourt. Vis-à-vis d'Arnauld et de Nicole, de

Lemaistre de Sacy et de Le Nain de Tillemont, des Bénédictins de Saint-Maur et des honnêtes érudits groupés autour du génial auteur des *Variations*, enseignaient à Sedan et à Saumur, à Caen et à Die, à Montauban et à Nîmes, les philosophes Amyrault et Josué de la Place, les hébraïsants Louis Cappel, Samuel Bochart et David Blondel, les controversistes Chamier et Du Moulin. L'attaque provoquait la défense et la foi s'affermissait dans ces nobles luttes qui agrandissaient le champ des connaissances et stimulaient la libre recherche, tandis que le clergé catholique, après avoir imposé une mensongère unité par la révocation de 1685, eut besoin de la tempête purificatrice de la Terreur pour recouvrer ses talents et ses vertus.

Vous avez, Monsieur, en terminant votre discours, exprimé votre joie « de ce que la concep-
« tion calviniste semble perdre aujourd'hui de son
« empire, car, tandis que ceux qui la croient juste
« vont à la libre pensée, ceux qui demeurent chré-
« tiens sont tout proches de convenir qu'une reli-
« gion ne saurait être ni une affaire purement
« intellectuelle, ni une chose aristocratique, ni
« une croyance individuelle. »

Vous me permettrez, Monsieur, de ne pas m'occuper de ces derniers, de ceux qui, pour parler sans ambage, ont renié la libre foi de leurs ancêtres pour se replacer sous le joug de Rome. Les personnalités me répugnent. Ils sont d'ailleurs

peu nombreux et ne jouissent d'aucun crédit auprès de leurs coreligionnaires.

Quant à la grande majorité des protestants, elle n'a point passé dans le camp de la libre pensée pour avoir tiré les conséquences logiques de quelques-unes des prémisses posées par le Réformateur. Le protestantisme procède en effet graduellement et par voie d'évolution, non brusquement et par voie d'anathème. Une chaîne continue relie à travers les âges ses divers représentants, si opposés qu'ils puissent paraître au premier abord. Alphonse Turrettini peut être regardé comme le légitime successeur de Calvin malgré ses hardiesses dogmatiques. Au glorieux mouvement émancipateur du XVIme siècle se rattachent non seulement les plus doctes, mais les plus hardis théologiens du XIXme : Samuel Vincent et Cellérier, Reuss et Chastel, Bouvier et Sabatier, parce qu'en dépit de variations plus ou moins considérables ils sont demeurés fidèles aux deux principes fondamentaux de l'autorité de l'Ecriture et de la justification par la foi.

Le journal *Le Temps*, dans son numéro du 21 décembre, rappelait, à propos de votre conférence, un aphorisme d'Edmond Scherer, en vertu duquel le protestantisme ne serait qu'une variété du catholicisme. Le célèbre critique entendait parler d'un calvinisme étroit et intolérant qu'il venait de traverser et dont il avait eu fort à souffrir, mais il en appréciait un autre, en faveur du-

quel il luttait, avec une dialectique acérée, dans la *Revue de Strasbourg* : « La force du catholi-« cisme, écrivait-il en 1857, est qu'il est un fait « comme l'autorité même, il est la religion à l'état « inconscient, à l'état d'usage et de tradition natio-« nale. Sa faiblesse est qu'il ne peut discuter ; le « rêve s'évanouit dès qu'on veut le considérer en « face. La force du protestantisme, c'est qu'il est « le droit, car l'examen est le droit imprescrip-« tible de l'homme. Le protestantisme est la reli-« gion devenue, par l'examen, propriété person-« nelle de l'individu ; or, telle est la seule religion « qui mérite vraiment ce nom. Mais la faiblesse du « protestantisme, c'est le mélange de deux prin-« cipes contradictoires : l'autorité et l'examen. Le « protestantisme et le catholicisme ont des élé-« ments communs. Celui-ci n'ose ni ne peut répu-« dier entièrement l'examen ; celui-là cherche à « retenir l'autorité. Cependant il y a cette diffé-« rence entre eux que le centre de gravité du « catholicisme est dans l'autorité, tandis que celui « du protestantisme est dans la liberté. La signi-« fication historique de la Réformation est dans « la révolte du jugement individuel contre la tra-« dition. Aussi le protestantisme, comme prin-« cipe, est immortel. »

Peut-être, Monsieur, me suis-je laissé entraî-ner, en vous répondant, à quelques outrances de pensée et à quelques vivacités de langage. Par-donnez-le moi, mais nous autres, descendants des

huguenots, nous ne saurions, sans ressentir une poignante émotion, entendre un conférencier catholique apprécier l'œuvre de Calvin. Nous nous sentons en effet unis au Réformateur par le lien d'une profonde et filiale gratitude. Notre petite cité n'est devenue au XVIme siècle, comme l'a reconnu Mignet, la capitale d'une grande opinion et n'a joué un rôle honorable dans le monde que grâce à sa forte personnalité. Sans son austère discipline qui assagit notre léger tempérament d'Allobroges, nous aurions tôt ou tard perdu nos franchises municipales, comme les villes savoyardes, nos voisines, et nous aurions été entraînés dans l'orbite française.

Aujourd'hui, si nous voulons sauvegarder notre autonomie, nous devons demeurer fidèles à l'esprit, sinon à la lettre de ses institutions. Sans prétendre ressusciter des coutumes qui ne répondent plus aujourd'hui à aucun besoin réel, ni nous targuer d'une austérité archaïque, il est opportun que nous ne renoncions pas à la simplicité de nos goûts, à la gravité de nos mœurs, à une scrupuleuse obéissance à la morale évangélique. Genève, éprise de plaisirs vulgaires et passant ses jours dans une perpétuelle mascarade, serait bientôt mûre pour la servitude. Notre indépendance ne peut être maintenue, après le loyal accomplissement de nos devoirs civiques, que par l'intelligent respect de notre histoire. Plus encore qu'un radicalisme envieux et niveleur, nous devons

redouter, comme le plus dangereux des ennemis, le socialisme humanitaire et cosmopolite. Puisqu'enfin nous venons de debattre un problème intellectuel, il me sera loisible de désirer que nous ne nous départions pas, dans le domaine scientifique, de notre solidité et de notre exactitude traditionnelles pour aspirer à une sémillante légèreté et à une ironie badine auxquelles répugne notre caractère national. Les professeurs de l'Université actuelle ne sauraient se proposer de meilleurs et plus dignes exemples que ceux légués par leurs prédécesseurs de l'ancienne académie. Je ne doute pas qu'ils ne laissent de leur passage dans la carrière des traces aussi fécondes et aussi durables. Vous me comprendrez, Monsieur, car vous poursuivez en France, avec un talent supérieur, une tâche identique. Souffrez donc que nous essayions de l'accomplir sur notre petit territoire, avec nos faibles ressources, mais selon l'esprit de Calvin. L'anniversaire de la Révolution de 1814, que nous célébrons, tout au moins extérieurement, avec un renouveau de ferveur, me paraît un sûr garant de réussite.

Vous avez, Monsieur, en quittant la tribune, laissé tomber deux mots qui ne pouvaient manquer d'éveiller un écho sympathique dans toutes les âmes loyales et généreuses, ceux d'union et de réunion. Mais, pour qu'ils obtiennent leur pleine efficacité, il est nécessaire d'en déterminer le sens et d'en préciser la portée. L'Eglise romaine s'est montrée

peu favorable à toute tentative de cet ordre, puisqu'elle ne connaît aucun autre moyen de groupement que celui de la contrainte et ne vise à aucun idéal plus élevé que celui de l'unité extérieure. Si nous feuilletons l'histoire religieuse du XIXme siècle, nous constatons qu'elle a rejeté de son sein ou obligé à d'humiliantes rétractations tous ceux de ses membres qui ont prétendu à quelque originalité dans la pensée et à quelque indépendance dans l'action, qu'ils aient occupé une chaire professorale comme Mœhler et Dœllinger ou revêtu la robe monastique comme Gratry et Lacordaire, parlé d'une tribune laïque comme Montalembert ou combattu au premier rang de l'épiscopat comme Dupanloup. Les pratiques adoptées en 1870 par le soi-disant Concile œcuménique ont découragé les meilleurs vouloirs de même que ses résultats ont dissipé les illusions les plus tenaces. L'épiscopat français s'est opposé à la réunion à Paris en 1900 de ce même parlement des religions, dont les séances avaient été bénies en 1882 à Chicago par les cardinaux Gibbons et Ireland.

Je ne méconnais pas d'autre part les préventions nourries et les barrières dressées contre une entente par certains calvinistes. Toutes les tentatives analogues me paraissent, sur le terrain dogmatique, condamnées à un échec certain, puisque la réussite n'a pu être obtenue avec des protagonistes aussi éminents que Leibnitz et Bossuet.

La seule entente possible et durable ne peut

s'opérer que par la voie de la liberté, en dehors de tout rite et de toute formule sectaires. L'unité intellectuelle est une chimère, puisqu'elle n'a pas existé, même au sein de l'Église primitive. Le Nouveau-Testament nous offre plusieurs conceptions différentes : le mysticisme de Jean et le réalisme de Jacques, l'universalisme de Paul et le particularisme de l'auteur de l'Apocalypse, quoique toutes se fondent et se purifient dans une harmonie supérieure. Le seul maître dont nous reconnaissons l'autorité, Jésus, nous enseigne la modestie à l'endroit de nos propres opinions et la charité envers nos frères hérétiques dans les sublimes paraboles de l'ivraie, du filet, du bon Samaritain, l'allégorie grandiose du jugement dernier, les reconfortantes béatitudes du Sermon sur la Montagne.

Mais, en un domaine aussi délicat et aussi grave, je reconnais humblement ma faiblesse et mon incompétence. Laissez-moi, en finissant, vous soumettre quelques réflexions émises, les unes par un théologien de cette Alsace dont la France ne compensera jamais la perte, les autres par un pasteur de ce Boston où vous portiez naguères la bonne parole littéraire de Paris et qui a gardé, malgré l'esprit moderne, ses glorieuses traditions puritaines.

« On ne prouve la divinité d'une personne et
« d'une institution, écrivait en 1856 Colani, qu'en
« faisant voir qu'elle répond à l'idéal de la cons-
« cience, puisque la perfection morale est de tous

« les attributs divins le seul qui ne soit pas pour « nous une simple abstraction. Une religion est « divine exactement dans la proportion où elle « sanctifie. Nous n'avons pas d'autre signe pour la « juger. Par conséquent, il n'y a d'acceptable que « l'argument tiré de la valeur intrinsèque de l'Evan- « gile, par conséquent aussi l'unique moyen de « prouver en bloc la vérité de l'Evangile consiste à « montrer l'excellence de chaque détail. Toute dé- « monstration préliminaire est une illusion ou un « sophisme. En un mot, si le christianisme est bon, « il est divin ; or l'expérience personnelle peut seule « me faire savoir qu'il est bon. »

« Il y a, s'écriait à son tour en 1841 Channing, « une église plus grande que toutes les églises « particulières, quelque grandes qu'elles soient : « c'est l'Eglise universelle qui s'étend sur toute « la terre et ne fait qu'une avec l'Eglise qui est dans « le ciel. Tous ceux qui suivent le Christ ne for- « ment qu'un seul corps, un seul troupeau ; c'est « ce que nous enseignent différents passages du « Nouveau-Testament. Vous vous rappelez la fer- « veur de sa dernière prière. Que tous ne fassent « qu'un comme Lui et son Père ne font qu'un. « Dans cette Eglise sont admis tous ceux qui parti- « cipent à l'esprit de Christ. Elle ne demande pas « qui nous a baptisés, de qui nous tenons notre « passeport, quel signe nous portons. Si nous « avons été baptisés par le saint Esprit, ses larges « portes nous sont ouvertes. Là sont réunis ceux

« que des noms différents ont séparés et séparent
« encore. Là il n'est pas question d'Eglises grec-
« que, romaine et anglicane, mais seulement de
« l'Eglise de Christ. Mes amis, ce n'est pas là une
« union imaginaire. Quand l'Ecriture parle ainsi,
« ce n'est pas une vaine rhétorique, mais la vérité
« pure. Tous ceux qui participent sincèrement à
« la vérité chrétienne sont essentiellement unis.
« Dans l'esprit qui les anime, il y a une force
« d'amour qu'on ne trouverait dans aucun autre
« lien. Quoique séparés par les mers, il existe
« entre eux des sympathies fortes et indissolubles.
« La voix nette et puissante d'un chrétien inspiré
« vole par toute la terre et touche dans un autre
« hémisphère des cordes qui lui répondent. La pa-
« role d'un Fénelon, par exemple, arrive à des
« millions d'âmes dispersées dans le monde. Ne
« sont-elles pas toutes de la même Eglise ?

« Je tressaille de joie au nom des saints qui ont
« vécu, il y a des siècles. Le temps ne nous sépare
« pas, l'ancienneté ne les rend que plus véné-
« rables. Ne sommes-nous pas du même corps ?
« Est-ce que cette union n'est pas quelque chose
« de réel ? La réunion dans un même édifice n'est
« pas ce qui fait une Eglise. Me voici dans un
« temple. Je suis assez près de l'un de mes sembla-
« bles pour le toucher, mais il n'y a pas entre nous
« un sentiment commun. La vérité qui me remue,
« cet homme en rit comme d'un rêve et d'une chi-
« mère ; le désintéressement que j'honore, il l'ap-

« pelle faiblesse ou folie. Que nous sommes loin
« l'un de l'autre, quoique en apparence si voisins!
« Nous appartenons chacun à des mondes différents.
« Que je me trouve plus près de quelque âme pure
« et généreuse qui vit dans un autre continent,
« mais dont la parole a pénétré mon cœur, dont
« les vertus m'ont enflammé d'émulation, dont les
« pieuses pensées s'offrent à mon esprit, lorsque
« je suis dans la maison de prière. Lequel de ces
« deux hommes est de mon Eglise?

« Ne me dites pas que je m'abandonne à un rêve
« de mon imagination, quand je dis que des chré-
« tiens éloignés, que tous les chrétiens et moi-
« même, nous ne formons qu'un corps et qu'une
« Eglise, aussi longtemps qu'une même piété et
« qu'un même amour nous possèdent. Rien de
« plus réel que cette union spirituelle. Il y a une
« grande Eglise qui embrasse tout chrétien, j'en
« fais partie et personne ne peut m'en faire sortir.
« Vous pouvez bien m'exclure de votre Eglise ro-
« maine, de votre Eglise épiscopale, de votre
« Eglise calviniste, pour quelques défauts supposés
« dans mon symbole ou dans ma secte, et je suis
« content d'en être exclu, mais je ne veux pas
« qu'on me détache du grand corps de Christ. Qui
« me séparera d'hommes tels que Fénelon, Pascal
« et Borromée, de l'archevêque Leighton, de Jé-
« rémy Taylor et de John Howard? Qui rompra le
« lien spirituel qui m'unit à ces hommes? Ne me
« sont-ils pas chers? L'esprit qui déborde dans

« leurs écrits et dans leurs vies, ne pénètre-t-il « pas mon cœur? Ne sont-ils pas une partie de mon « être? Ne suis-je pas un autre homme que ce que « j'aurais été si ces grands esprits n'avaient pas « agi sur moi? Est-il au pouvoir d'un synode, « d'un conclave ou de toutes les assemblées « ecclésiastiques du monde de m'en séparer? Je « tiens à ces grands esprits par la pensée et l'af- « fection. Est-ce qu'on supprime la pensée et l'af- « fection par la bulle d'un pape ou l'excommunica- « tion d'un concile? L'âme brise dédaigneusement « de telles barrières, déchire ces toiles d'araignées « pour s'unir aux grands et aux bons et, si elle pos- « sède leur esprit, est-ce que, vivants ou morts, « les grands la repousseront, parce qu'elle ne s'est « pas enrolée dans telle secte ou dans telle autre? « Une âme pure a le droit de cité dans l'univers « entier. Elle appartient à l'Eglise, à la famille de « ceux qui sont purs dans tous les mondes. La « vertu n'est pas chose locale, elle n'est pas res- « pectable, parce qu'elle a pris naissance dans telle « ou telle société, mais à cause de sa beauté in- « dépendante et éternelle. Voila le lien de l'Eglise « universelle. Nul homme ne peut en être excom- « munié que par lui-même en tuant la vertu dans « son âme. Toutes les sentences d'exclusion sont « vaines, si nous ne brisons le lien de la vertu qui « nous unit à toutes les âmes saintes. »
